

## Vargas Llosa, un immense écrivain qui s'est égaré

Ludovic Lamant :: 15/04/2025

---

Pour les touristes peu pressé·es, il est possible de visiter à Arequipa, au pied du volcan Misti, un modeste [musée](#) consacré à Mario Vargas Llosa. L'écrivain et essayiste, né dans cette ville du sud du Pérou, à mi-distance entre l'océan et le lac Titicaca, apparaît dès l'entrée de la vieille bâtisse aux murs blancs, qui fut sa maison natale. Le Prix Nobel de littérature 2010 se présente sous la forme d'un hologramme, et fait lui-même la visite de salles sombres et tapissées de photographies émouvantes, censées résumer son immense carrière littéraire.

Sans surprise, la mort, dimanche 13 avril à Lima, de Vargas Llosa, 89 ans, dernier grand nom du « boom latino-américain » à s'éteindre, après l'Argentin Julio Cortázar (mort en 1984), le Chilien José Donoso (1996) ou le Colombien Gabriel García Márquez (2014), a suscité d'innombrables réactions, y compris dans le monde politique. La présidente du Pérou, Dina Boluarte, a [célébré](#) un « *génie intellectuel* », et le chef du gouvernement espagnol, Pedro Sánchez, a [évoqué](#) un « *maître universel du mot* ».

Le Péruvien, qui avait obtenu en 1993 la nationalité espagnole, avait fait ses adieux officiels à la fiction dans l'un de ses derniers textes publiés en Espagne ([Le dedico mi silencio](#), 2023, pas encore traduit en français). Il avait aussi mis un terme en décembre 2023 à sa célèbre chronique bimensuelle dans le quotidien madrilène *El País*, « Piedra de Toque » (pierre de touche), tenue presque sans discontinuer depuis 1990 – et qui avait permis de suivre, mois après mois, le glissement politique toujours plus à droite du citoyen Vargas Llosa.

Vargas Llosa venait d'entrer, en 2022, à l'Académie française, manière de célébrer son amour pour la littérature française, lui qui a consacré des textes majeurs de critique littéraire à Gustave Flaubert (*L'Orgie perpétuelle*, 1975 – il vouait un culte à *Madame Bovary*) et Victor Hugo (*La Tentation de l'impossible*, 2008).



Mario Vargas Llosa lors de sa campagne présidentielle, à Cajamarca (Pérou) en 1988.

© Photo Nicerofo Ruiz / Latinphoto/ AFP

L'écrivain vécut un temps à Paris (au début des années 1960, où il termina l'écriture de son premier véritable roman, *La Ville et les Chiens*, texte fondateur du « boom ») et resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie à une poignée d'intellectuels français (Raymond Aron et Jean-François Revel ont chacun droit à un chapitre dithyrambique, tandis que Jean-Paul Sartre se fait bousculer, dans l'un de ses derniers textes publié en français, *L'Appel de la tribu*).

## Une brève jeunesse à gauche

Son œuvre de fiction n'a cessé de se coltiner le réel et les histoires vraies, comme s'il refusait d'habiter la bulle d'un écrivain retranché dans sa tour. Ce qui en fait, pour l'écrivaine argentine Leila Guerriero, qui lui rend [hommage](#), un envers de Jorge Luis Borges : « Cette phrase de Borges : "J'ai vécu peu, j'ai lu beaucoup", elle ne me plaît pas », avait expliqué Vargas Llosa à plusieurs reprises.

Plonger dans l'œuvre littéraire du maître, qui sut décrire comme personne le surgissement de la violence en politique et la mise en place des mécaniques dictatoriales, produit un effet de sidération. Mais aussi d'inconfort et de trouble, tant il est difficile de retrouver, dans les chefs-d'œuvre de jeunesse (*La Ville et les Chiens* ou encore *Conversation à La Catedral*, inspiré de l'expérience de la dictature d'Odría au Pérou, de 1948 à 1956), comme dans les textes plus tardifs (par exemple, en 2000, la formidable *Fête au Bouc*, sur les derniers jours du dictateur Rafael Trujillo en République dominicaine, ou en 2010, *Le Rêve du Celte*, sur la violence du projet colonial), les fils qui relient l'écrivain à l'homme politique engagé très à droite qu'il était devenu.

Durant quelques brèves années de formation, son cœur a penché à gauche. Vargas Llosa fut marxiste, d'abord sur les bancs de l'université San Marcos de Lima à partir de 1953 (dans des groupes clandestins, sous la dictature d'Odría, où il lit le penseur marxiste José Carlos Mariátegui). Il a par la suite soutenu la révolution cubaine, se rendant régulièrement à La Havane au début des années 1960.

C'est à cette époque qu'il devint ami, à partir de 1967, avec García Márquez, rencontré à l'aéroport de Caracas – relation littéraire mythique, poursuivie dans le quartier chic de Sarrià à Barcelone, mais qui ne durera qu'un temps (jusqu'à une brouille définitive en 1976, et un [œil au beurre noir](#) pour le Colombien, *a priori* pour des histoires de [jalousie](#)). À la fin des années 1960, Vargas Llosa [espère](#) encore que « *le socialisme libère l'Amérique latine de [son] anachronisme et [son] horreur* ».

## Cuba et la bascule de 1971

Deux expériences, toutefois, l'ont fait changer d'avis, à jamais. Un voyage en URSS en 1968 le glaça : « *J'y découvris que, si j'avais été russe, j'aurais été un dissident, ou j'aurais pourri au goulag* », écrit-il dans *L'Appel de la tribu*. Surtout, il y eut l'affaire Padilla, du nom du poète cubain qui, coupable d'avoir commis des « *écrits subversifs* » contre le régime castriste, fut emprisonné en 1971 et fit l'objet d'une campagne internationale de soutien, animée notamment par Vargas Llosa.

C'est un moment de rupture dans la trajectoire du Péruvien, qui a nourri l'animosité à son égard d'intellectuel·les de gauche resté·es fidèles à Castro, et amorça son virage vers le libéralisme le plus radical, au nom d'une défense arc-boutée de la « liberté ». La situation politique dans son Pérou natal l'a conforté dans son analyse. Dans une lettre envoyée dès 1969 au Mexicain Carlos Fuentes, il dénonce le soutien de la gauche à la dictature militaire en place depuis 1968 (et qui durera jusqu'en 1980) : « *La gauche proclame ici et là que le régime [des généraux – ndlr] est nationaliste et anti-impérialiste, ce qui est une folie apocalyptique.* »

### Les « fictions de l'indigénisme » selon Vargas Llosa

La [guérilla communiste](#) du Sentier lumineux (70 000 mort·es, entre 1980 et 2000) a marqué Vargas Llosa. En janvier 1983, huit journalistes péruviens furent retrouvés morts dans la commune d'Uchuraccay, tués à coups de hache, de pierres et de bâton par des paysans locaux. Face à la polémique qui enflait sur les raisons de ce massacre, qui en annonçait bien d'autres, les autorités mirent sur pied une commission d'enquête dont la présidence fut confiée à Vargas Llosa.

Ses membres se rendirent dans la zone escortés par des militaires et y restèrent à peine une demi-journée. Le résultat est connu sous le nom du « rapport Vargas Llosa », qui souligne une série de « *malentendus culturels* ». Si les paysans sont coupables, il faudrait relativiser leur responsabilité au regard de leur environnement, ce « *Pérou profond* » et archaïque, à opposer au « *Pérou officiel* » (Lima, la côte). « *La brutalité de la tuerie [...] n'en est pas moins atroce, mais elle devient plus intelligible* », écrivait Vargas Llosa.

Ce rapport reste très controversé aujourd'hui. C'est l'une des pièces qui instruisirent le procès d'un Vargas Llosa méprisant, voire raciste, à l'égard des populations andines. Au Pérou, Vargas Llosa, associé aux élites blanches de Lima, est souvent opposé à un autre écrivain, José María Arguedas (1911-1969), davantage à l'écoute du monde andin. Le Nobel lui avait consacré un texte, *L'Utopie archaïque* (Gallimard, 1999), dans lequel il dénonçait les « *fictions de l'indigénisme* » de son ancien ami.

Des années plus tard, Vargas Llosa a même basculé dans la politique institutionnelle. Après avoir protesté, avec un groupe de chefs d'entreprise, contre la volonté du président péruvien Alan García de nationaliser les banques et assurances du pays en 1987 – il lui reprochait de vouloir imiter le Chilien Salvador Allende, plutôt que l'Espagnol Felipe González –, il lança un collectif citoyen, le Mouvement liberté, et, allié à deux partis traditionnels, se présenta à l'élection présidentielle de 1990.

Il fit campagne avec un programme de privatisations et d'investissements étrangers, promettant, comme il le raconta plus tard dans ses mémoires politiques amers, rassemblés sous le titre *Le Poisson dans l'eau* (1993 pour l'édition espagnole de ce fantastique document politique), de transformer le Pérou en... Singapour ou la Suisse. Son adversaire, au second tour, n'était autre qu'Alberto Fujimori, qui remporta haut la main l'élection (62 %) : ce fut le début d'une énième dictature au Pérou (1990-2000). Cette expérience est restée, jusqu'au bout, sa plus cuisante défaite.

Une victoire de la gauche serait une tragédie [car] aucun pays n'a avancé dans le monde grâce aux modèles mis en place par la gauche. Aucun !

Mario Vargas Llosa, à propos de la candidature Boric au Chili

Au-delà de la défense d'un libéralisme économique acharné, dont les onze années de gouvernement Thatcher au Royaume-Uni sont restées à ses yeux la référence absolue (il a raconté à plusieurs reprises, chaque fois ému, le dîner auquel il avait été invité, à la table de la Dame de fer, du temps où il vivait à Londres), Vargas Llosa a pris la défense, vers la fin de sa vie, de régimes controversés voire d'extrême droite.

Dès 1995, Vargas Llosa exhortait à « [enterrer le passé](#) » en Argentine, justifiant ainsi les lois d'amnistie qui ont profité aux militaires au pouvoir durant la dernière dictature (1976-1983), ce qui lui valut l'inimitié de quelques grands écrivains argentins, dont Juan José Saer.

Lors de la présidentielle de 2021 au Chili, il avait soutenu le candidat d'extrême droite, José Antonio Kast, un nostalgique de Pinochet, face à Gabriel Boric, qui l'a finalement emporté. « *Je veux vous dire ici que je suis prêt à vous aider pour quoi que ce soit*, lui avait-il dit dans une [visioconférence](#). [...] *Une victoire de la gauche serait une tragédie [car] aucun pays n'a avancé dans le monde grâce aux modèles mis en place par la gauche. Aucun !* »

## Plutôt Bolsonaro que Lula

La même année, il s'embourbait dans un [soutien](#) au Colombien Iván Duque, « *un exemple pour le reste du monde, et surtout pour l'Amérique latine* ». Alors même que ce président n'avait cessé, depuis son élection en 2018, d'entraver l'accord de paix conclu entre l'exécutif et les Forces armées révolutionnaires de Colombie (Farc) en 2016, provoquant une résurgence des violences, notamment contre des civils, des syndicalistes et des militants pour l'environnement.

À l'approche des élections d'octobre 2022 au Brésil, Vargas Llosa avait aussi conseillé de voter pour le président sortant d'extrême droite Jair Bolsonaro, même si ce dernier, avait-il reconnu, ne suscitait pas son « *enthousiasme* » : « *Les bouffonneries de Bolsonaro sont très difficiles à accepter pour un libéral. Mais entre Bolsonaro et Lula, je préfère Bolsonaro. Même s'il a un côté bouffon, ce n'est pas Lula* », avait-il résumé lors d'un [débat à Montevideo](#).

Au Pérou, Vargas Llosa a fini par apporter son soutien à la candidature de Keiko Fujimori, la fille de l'ancien dictateur Fujimori, à la présidentielle de 2021 (après l'avoir critiquée lors de ses deux précédentes tentatives, en 2011 puis en 2016). Il considérait cette fois que « Keiko » [représentait](#) désormais le « *moindre de deux maux* », face à la candidature de Pedro Castillo, un candidat étiqueté à gauche inconnu quelques mois plus tôt, et qui allait remporter l'élection.

## [Mario Vargas Llosa, Nobel de l'indécence](#)

21 mai 2022

En Espagne enfin, Vargas Llosa n'a jamais adhéré officiellement à un parti, mais il en a soutenu plus d'un. Il fut d'abord tenté par l'option UPyD (Union, progrès et démocratie), une formation qui se décrivait comme centriste, critique tout à la fois du terrorisme de l'ETA comme des nationalismes de certaines régions d'Espagne (Pays basque et Catalogne essentiellement). Il s'est ensuite rapproché du parti Ciudadanos, qui allait reprendre cet espace politique à partir de 2014, avant, là encore, de quasiment disparaître.

Comme beaucoup d'intellectuel·les espagnol·es, le citoyen Vargas Llosa s'est radicalisé en réaction au défi posé par l'indépendance de la Catalogne, dans les années 2010. Il s'est ainsi rapproché de l'aile la plus droite du Partido popular, faisant l'éloge d'abord d'Esperanza Aguirre, présidente de la région de Madrid (2004-2016), puis de son héritière, Isabel Díaz Ayuso.

L'écrivain avait été jusqu'à comparer cette dernière, qui avait multiplié les controverses durant la pandémie de covid au nom de la « *liberté* », à l'ancien président des États-Unis Ronald Reagan : « *Son instinct ne la trompe jamais* », avait-il prévenu. Ayuso a annoncé dès lundi une [série d'hommages](#) à Vargas Llosa, depuis la Communauté de Madrid, tout au long de l'année.

## « Machisme discursif »

Dans son [hommage](#) publié lundi 14 avril dans *El País*, l'écrivain Javier Cercas revenait sur les deux faces de Vargas Llosa, pour prendre sa défense : « *Il ne fait aucun doute que, surtout dans les dernières années, le Vargas Llosa public – le Vargas Llosa politique – a fait de l'ombre au Vargas Llosa créateur, comme cela s'était passé aussi avec Victor Hugo : c'est triste, mais aussi naturel.* » Et de poursuivre : « *Pour certaines personnes, il était plus satisfaisant, et plus facile aussi, d'abhorrer Vargas Llosa en raison de je ne sais quelle opinion plus ou moins heureuse, que de lire les presque sept cents pages de Conversation à La Catedral, ou simplement les plus de trois cents pages de L'Appel de la tribu, son dernier grand essai politique.* »

En Espagne, le politiste Ignacio Sánchez-Cuenca est l'un des rares universitaires à avoir osé formuler publiquement, et dès 2016, une critique élaborée de l'activité de chroniqueur et essayiste de Vargas Llosa. Dans son [essai](#), il avait emprunté à Diego Gambetta, un sociologue italien, le concept de « *machisme discursif* » pour qualifier cette prose envahissante, sûre d'elle, érudite, « *tonitruante et chargée de testostérone* », au service d'« *opinions qui fondent leur autorité sur la seule identité de celui qui les émet* ».

Au sujet des chroniques de Vargas Llosa dans *El País*, il écrivait notamment : « *Tout ce qu'il y a de subtil dans sa littérature devient superficiel et schématique dans ses prises de position dans la presse [...]. Son*

*libéralisme économique est primaire. Sa manière de le défendre se résume à pontifier, en ignorant non seulement les faits, mais aussi les arguments de ceux qui ne pensent pas comme lui. »*

Ces dernières années, Vargas Llosa s'était aussi fait bousculer par des écrivaines de plusieurs générations, qui reprochaient aux figures du « boom latino-américain » d'avoir invisibilisé des autrices de premier plan. L'écrivaine argentine Claudia Piñeiro a par exemple [regretté](#), en 2023, que le succès commercial de ces hommes débarqués en Europe, orchestré par le travail de l'agente catalane Carmen Balcells, ait éclipsé le travail d'écrivaines tout aussi douées et tout aussi prolifiques, par exemple la Mexicaine [Elena Poniatowska](#).